

**HOMÉLIE DONNÉE PAR MGR BATUT
26 juin 2022 - cathédrale Saint-Louis de Blois**

Lectures du 13^e dimanche ordinaire année C

1 Rois 19, 16b.19-21

Psaume 15

Ga 5, 1.13-18

Lc 9, 51-62

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. Si bien que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera. »

Cher Yves, c'est par cette citation de Jésus en saint Jean que tu as voulu commencer ta lettre de demande d'ordination, rédigée en janvier dernier à l'issue de la retraite pastorale que nous avons vécue sur les pas de Madeleine Delbrêl. Dans cette lettre, tu me parlais à nouveau de « *l'immense désir* » qui t'habitait de te « *consacrer au Seigneur dans le service de son Église et de [t'] abandonner davantage à sa suite afin d'être vraiment un pasteur selon son cœur* » (je cite tes propres paroles).

Ce grand désir de suivre le Seigneur Jésus s'exprime dans l'évangile de ce dimanche lorsqu'un disciple anonyme lui dit : « *je te suivrai partout où tu iras* ». On sent que cet homme a été enthousiasmé par la rencontre qu'il a faite de Jésus et de sa parole. Je dis « *enthousiasmé* », pas « *séduit* » ou « *fasciné* », car ces mots évoquent une perte de liberté (un gourou peut fasciner), alors qu'ici nous sentons bien que c'est en pleine liberté qu'on dit à Jésus « *j'ai décidé de te suivre* ». Et cette liberté est confirmée par la réponse de Jésus qui est plus dissuasive que séductrice ! Bien loin de promettre confort et succès, Jésus avertit que le suivre, c'est l'assurance de se lever chaque matin sans savoir où on va dormir le soir : « *Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête.* » Te voilà prévenu, mon cher Yves : ta condition en ce monde sera moins enviable que celle des renards ou des oiseaux, ou encore des sangliers et des cervidés de Sologne que tu commences à connaître et qui savent si bien retrouver le chemin de leur bauge après avoir assuré leur provende.

Pas de nid et pas de terrier : oui, vraiment, Jésus n'a rien de ces publicistes qui vous montrent sur leurs dépliants des appartements somptueux avec piscine et jacuzzi, ou de ces experts en communication qui vous promettent de doubler en deux temps trois mouvements le rendement du Denier de l'Église. Ce que Jésus promet, c'est de partager avec lui la précarité de sa condition. Ce n'est pas pour rien que le mot « *précarité* » et le mot « *prière* » sont le même mot en latin : car prier est un acte de pauvreté et de remise totale de soi-même entre les mains d'un autre. Si tu ne pries pas, tu sembles être vivant mais tu es mort ; si tu pries, ta vie tient à un fil, mais ce fil est solide ; ou encore, pour prendre une autre image, elle est irriguée par un mince filet d'eau, mais ce filet d'eau provient de la Source même de ta vie.

La prière est un acte de liberté qui ratifie une dépendance. Mais ce n'est pas la seule dépendance que notre Dieu nous propose d'accepter. Il veut également que nous nous fassions dépendants les uns des autres, comme le souligne saint Paul dans la deuxième lecture : « *Mettez-vous, par amour, au service les uns des autres !* » Être serviteur, c'est se retrouver dépendant de ceux qu'on sert. Et comme si cette dépendance ne suffisait pas, saint Paul en ajoute une autre : « *marchez, nous dit-il, sous la conduite de l'Esprit Saint ; laissez-vous conduire par l'Esprit !* » Si je lis bien, cela veut dire que notre vie ne nous appartient plus : c'est l'Esprit Saint qui en prend les commandes et qui nous mène là où il veut. Nous voilà donc esclaves des autres et esclaves de l'Esprit de Dieu. Et si quelqu'un reçoit un sacrement qui le met officiellement au service de Dieu et des autres, le voilà institué esclave sa vie durant. Quel intérêt y a-t-il donc à aliéner ainsi sa liberté ?

C'est bien ainsi qu'autour de nous le monde raisonne. Pour lui, la liberté consisterait à ne jamais s'engager en aucune manière, et surtout pas dans un service : qui dit service, dit servitude ! Or la pensée de saint Paul renverse totalement cette logique. Se placer sous la dépendance de l'Esprit, c'est être libéré de la « *chair* », car c'est la « *chair* » qui rend esclave. Mais qu'est-ce donc que la « *chair* » ? Certains, en entendant ce mot, pensent tout de suite au « *péché de chair* », comme si le mot avait une connotation sexuelle. Mais la « *chair* » dans le langage de saint Paul, c'est tout autre chose. On peut dire que c'est notre humanité quand elle se referme sur elle-même, quand elle ne se dépense que pour elle, quand elle se prend elle-même pour origine et pour but. Ce n'est pas que la chair soit mauvaise : mais elle n'est que chair, et elle est vaine sans l'Esprit. Si elle s'absolutise, elle se condamne elle-même à la destruction : « *si vous vivez selon la chair vous mourrez* » dit saint Paul (2 Cor 10, ²). L'homme est donc cet être étrange qui ne peut vivre qu'en se laissant conduire au-delà de lui-même et de ses aspirations spontanées : cet être de chair qui ne s'accomplit que selon l'Esprit.

Et cet accomplissement, redisons-le, consiste à se laisser conduire vers ce qu'on n'avait pas imaginé, et même vers ce qui contredit complètement nos aspirations naturelles. Saint Luc nous en rend témoins à propos de Jésus lui-même, dans le passage de son évangile qui vient de nous être lu. Dans ce chapitre 9, Jésus, se laissant conduire par l'Esprit Saint, prend la décision la plus importante de toute sa vie, celle de monter à Jérusalem : « *Comme s'accomplissait le temps où il allait être enlevé au ciel, Jésus, le visage déterminé, prit la route de Jérusalem.* » L'expression que la traduction française essaie de rendre par les mots « *Jésus, le visage déterminé* » dit littéralement en grec « *Jésus durcit sa face* ». Cette expression « *durcir sa face* » souligne qu'on se fait violence à soi-même pour concrétiser une décision qui engagera toute l'existence.

Car ce que Jésus décide à ce moment engage toute son existence. Prendre la route de Jérusalem, ce n'est pas entreprendre une promenade touristique, c'est monter vers la ville où, accomplissant les prophéties, il va connaître l'arrestation, le procès, l'humiliation, les tortures, la crucifixion, la mort et la nuit du tombeau. C'est accepter par avance d'être exposé à la cruauté des hommes, de la subir de plein fouet pour délivrer les coupables eux-mêmes de la spirale de violence dans laquelle ils sont enfermés. Théologiquement,

cela s'appelle la rédemption, c'est-à-dire le rachat. Exactement comme on rachète des esclaves en payant le prix fort pour les arracher à leurs bourreaux.

Jésus, donc, engage un processus qui détermine sa liberté. Car il faut le dire haut et fort, notre liberté n'existe qu'en se déterminant. Nous ne sommes pas sur un rond-point où nous pourrions tourner sans fin jusqu'à la panne d'essence, sans jamais nous décider à choisir une direction. La panne d'essence est une image de ces vies gâchées qui n'ont jamais réussi à se déterminer pour quoi que ce soit – ces « *ombres d'hommes qui vont devant eux au hasard* » dont parlait le Père Brottier à ses jeunes apprentis d'Auteuil. Nous sommes tenus de choisir, d'exercer notre liberté en choisissant.

Il faut ajouter que, chrétiennement parlant, toute grande décision qui engage notre vie nous associe au mystère pascal. Cela ne veut pas dire que nous serons automatiquement persécutés, voire mis à mort, mais cela veut dire que la fécondité de notre vie passera toujours, et peut-être surtout, par notre communion au sacrifice de Jésus. Les prêtres le savent mieux que personne : prononcer quotidiennement les paroles de la consécration en parlant du Corps « *livré pour vous* » et du Sang « *versé pour vous et pour la multitude* », cela n'est pas un acte anodin, mais un acte qui engage toute la personne de celui qui prononce ces paroles. Avec son Seigneur et pour lui, il est appelé à être livré, donné en nourriture à ceux qui ont faim de pardon, de fraternité, et surtout de la vie de Dieu.

Mais aussi, en communiant au sacrifice de Jésus, le prêtre doit lui-même devenir source de communion. Quand Élisée, obéissant à Élie, quitte tout pour se mettre à son service, il immole ses bœufs et les donne à manger à son entourage. Ceux-là ne partagent pas sa décision, et pourtant ils y communient, elle rejailit sur eux comme une bénédiction. De même, au soir du Jeudi Saint, les apôtres seront encore bien incapables de prendre part à la décision de Jésus, mais déjà ils y communieront, et ils puiseront plus tard dans cette communion la capacité de faire de même à leur tour. Il ne suffit pas au prêtre de manger le pain de Dieu, il doit lui-même être mangé ; et il ne suffit pas qu'il soit mangé, il faut qu'il soit nourrissant, c'est-à-dire habité par ce Dieu dont il a mission de donner aux autres la Parole et la Vie. Que ce soit toujours, cher Yves, la source de ton espérance et de ta joie.